



CLIO. Histoire, femmes et sociétés

3 (1996)

Métiers. Corporations. Syndicalisme

Helen HARDEN-CHENUT

Analyse d'un autoportrait : Suzanne Gallois, militante syndicaliste et communiste de l'Aube

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Helen HARDEN-CHENUT, « Analyse d'un autoportrait : Suzanne Gallois, militante syndicaliste et communiste de l'Aube », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 3 | 1996, mis en ligne le 01 janvier 2005, consulté le 11 février 2012. URL : <http://clio.revues.org/468> ; DOI : 10.4000/clio.468

Éditeur : Presses universitaires du Mirail

<http://clio.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://clio.revues.org/468>

Document généré automatiquement le 11 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Helen HARDEN-CHENUT

Analyse d'un autoportrait : Suzanne Gallois, militante syndicaliste et communiste de l'Aube

- 1 « Les femmes de Troyes ont toujours été des bagarreuses, ah oui, très batailleuses... Jamais j'ai vu des femmes résignées à Troyes ». Suzanne Gallois définit ainsi les bonnetières troyennes. On pourrait faire le portrait de cette militante syndicaliste dans les mêmes termes. Au bout d'une vie très longue d'activité militante, elle n'a rien perdu de sa verve, de sa passion du syndicalisme. Dans la période de l'entre-deux-guerres, elles ne sont pas très nombreuses à militer et à assumer des responsabilités syndicales. C'est à la CGTU, aux côtés de Marthe Desrumeaux et de Jeanne Bulan, au parti communiste puis à la CGT, qu'elle a mené une action en faveur de la syndicalisation des ouvrières des bonneteries troyennes.
- 2 Suzanne Gallois est née en 1898 à Troyes où elle vit toujours. Son père était tailleur de pierre, compagnon du tour de France et socialiste jusqu'à sa mort en 1913. Sa mère était fille de meunier ; née à Troyes, elle s'y est réinstallée pour travailler après la mort de son mari. Ouvrière en bonneterie dès l'âge de 15 ans, Suzanne fait son apprentissage comme couseuse pendant la Première Guerre mondiale. Elle est licenciée en 1924 pour avoir chômé le Premier Mai. Son adhésion syndicale à la CGTU se fait très jeune. Devenue responsable des syndiquées, elle est de ce fait souvent mise à la porte comme « femme dangereuse ». En 1928, elle entre au PCF et, en mars 1930, elle fait une intervention sur la syndicalisation des femmes à la conférence nationale du parti à Paris. Avant la réunification syndicale, elle fait partie des commissions féminines. A ce titre, elle contribue à la « Tribune féminine » qui paraît dans *l'Aube ouvrière*. En décembre 1935, au moment de la réunification syndicale, elle entre à la commission exécutive de l'Union départementale CGT¹. Pendant la Deuxième Guerre, son mari est arrêté comme communiste, puis déporté, et elle-même est arrêtée puis relâchée. Elle part en Dordogne avec sa famille où elle se joint à la Résistance. A la fin de la guerre, elle reprend ses responsabilités au sein du syndicat du textile de Troyes.
- 3 Suzanne Gallois m'a raconté les moments forts de sa vie qui se confondent avec l'action syndicale. Ce récit est riche de détails sur le monde du travail : elle nous raconte la sociabilité partagée dans les grands ateliers de femmes, leur façon de chanter fort ensemble, malgré le bruit des machines, pour passer le temps et créer des liens de solidarité ; elle fait revivre les affrontements avec la police lors des piquets de grève devant les usines ; et elle décrit le harcèlement sexuel des ouvrières comme un fait ordinaire. Les citations qui suivent sont des extraits d'entretiens enregistrés en mai 1984² et de ses articles parus dans la « Tribune féminine » de *l'Aube ouvrière* pendant le Front populaire.

« J'ai été élevée comme un garçon par papa »

- 4 « Je vous ai dit que mon père était tailleur de pierre et qu'il a fait le tour de France avec les compagnons du Devoir. Mon père était socialiste et vous savez, les socialistes à l'époque, c'est comme les communistes, ils n'étaient pas bien vus, c'étaient des athées... J'ai eu un frère et moi, mon frère était plus jeune que moi... mais il avait un caractère très inquiet, pas résigné du tout parce qu'il s'est bagarré comme moi, mais inquiet. C'est-à-dire que, peut-être, il avait plus de réflexion que moi, je n'en sais rien. Mais alors mon père a jugé que c'était moi qu'il fallait qui travaille... et il m'a pris en compte réellement, et c'est lui qui a fait mon éducation. Mon père a toujours été lecteur de *L'Humanité*, ma mère a été élevée chez les sœurs, fille de meunier, c'était une petite bourgeoise et qui s'est mis à dos toute sa famille parce qu'elle a épousé mon père... Mais elle avait gardé de cette éducation religieuse, une espèce de résignation, un tempérament plus résigné. Je n'ai pas pris d'elle du tout ! Alors pas du tout, parce que je n'ai jamais aimé ce genre de résignation ».

5 Suzanne raconte que son père l'avait amenée à un congrès de l'Internationale Socialiste où elle avait serré la main de Lénine et rencontré Rosa Luxembourg et Clara Zetkin. A partir des souvenirs fragmentaires de cet événement, on peut penser qu'elle a assisté au congrès de l'Internationale socialiste de Stuttgart en août 1907. Suzanne aurait eu 9 ans à l'époque. Ce qui importe, c'est la représentation à la fois masculine et féminine de la tradition socialiste médiatisée par son témoignage. Dans l'autoportrait qu'elle a tracé pour moi, il est évident que l'identité première de Suzanne passait par le militantisme syndical, et plus tard, politique en tant que membre du Parti communiste français. Elle se voyait militante avant d'être femme. Mais elle se rendait compte de la difficulté d'agir, en tant que femme, dans la vie politique dominée par les hommes. « J'ai été élevée comme un garçon par papa » disait-elle, pour marquer le rôle de son père dans son éducation politique. Mais elle a dû construire, et faire reconnaître, une identité politique à elle, empruntée au modèle masculin de militant, pour s'insérer dans le mouvement politique. Après la mort de son père, sa mère pleurait quand elle partait aux réunions syndicales. Ses activités politiques posent un problème familial ; ses beaux-frères s'inquiètent des conséquences possibles de sa vie de militante, de sa visibilité dans la rue et dans des réunions publiques. Elle risquait, à leurs yeux, la répression policière et la prison. L'identification du monde politique au masculin montre toute la difficulté pour les militantes d'assumer une identité politique en tant qu'actrice légitime. Il y avait peu de modèles féminins alternatifs à imiter. On considérait d'emblée des militantes comme des femmes « dangereuses », parce qu'elles avaient un comportement peu féminin. Suzanne a rejeté l'image du féminin passif qu'elle attribuait à sa mère et à l'éducation religieuse que celle-ci avait reçue.

6 « [...] Alors, de ce fait, papa m'a donc formée et c'est pourquoi je me suis syndiquée tout de suite en arrivant à Troyes et je suis entrée en usine, mais c'est bien ça, papa m'a raconté l'histoire des ouvriers et il m'a dit : “Tu fais partie de la classe ouvrière...du monde du travail, de ceux qui apportent de leur main ou de leur cerveau, toutes les richesses qui se font dans la vie”. Il a dit : “Il faudra que tu sois toujours fière de ta classe, sois fière et te fais jamais manquer de respect par personne, qui que ce soit, où qu'il soit placé”. Alors mon père m'a dit : “Suzanne, quand tu travailleras, tu ne travailleras jamais le Premier Mai...” Et il m'a dit aussi : “Il faut que tu rentres dans les syndicats parce que c'est là la puissance des syndicats, le nombre qui font la puissance des syndicats et qui font que ça améliore un petit peu chaque jour la condition des ouvriers et des ouvrières”. Alors moi, j'ai écouté papa. Il est mort en 1913, je suis venue à la production en 1914, j'étais syndiquée ».

Le prolétariat de Troyes

7 « J'ai connu Troyes dans ses débuts, ses débuts de 1914-1915, une ville très moche du fait qu'elle était humide, c'était une vieille ville, et alors c'étaient des pavés caillouteux, tout ça, et évidemment, les usines il y en avait de nombreuses c'était avec des grandes cheminées, et tous les matins, on entendait les différents sifflets qui appelaient leurs cohortes d'ouvriers, et par le son de cette corne du matin, on disait : “Tiens, ça c'est Poron, il y a encore 5 minutes pour le temps”, “Tiens, ça c'est untel”, vous comprenez... Et alors c'était le départ du matin, parce qu'on ne faisait pas 8 heures de travail, à l'époque, moi j'ai fait 10 et 11 heures de travail à l'usine. Alors on descendait de chez soi, on entendait c'était la nuit on entendait les pas, les nombreux pas des gens sur les pavés qui s'en allaient chacun de leur côté dans chaque usine. Et il y avait à Troyes les boulangeries, les charcuteries, les cafés car il y en avait en grand, grand nombre, c'était une ville où l'on pouvait boire, tous les 100 mètres, il y avait ce qu'on appelait un bistrot et tout ça était ouvert même à 4 heures du matin... ».

8 « ...Troyes, ville ouverte, c'était une ville amoralisée, les repris de justice y stagnaient, avaient fait souche. Ce sont des gens qui étaient très remuants, qui aimaient la bagarre, et qu'on ne pouvaient pas organiser, ou difficilement organiser. Quand on faisait une réunion syndicale, on disait : “On fait une réunion syndicale, mais après on fait manifestation”, parce qu'on ne demandait pas à cette époque la permission de faire une manifestation. Alors si on annonçait une manifestation, alors ils étaient tous là. Ils étaient tous là parce qu'ils aimaient la rencontre avec la police qui ne se faisait pas douce j'ai reçu pas mal de coups moi-même et de ce fait,

j'ai fini par voir à Troyes un prolétariat que j'ai beaucoup aimé... avec leurs défauts et leurs qualités ».

La syndicalisation des femmes

- 9 A la fin des années 1920 les organisations syndicales méconnaissaient les femmes. Ainsi à la CGTU et au parti communiste on chargeait des militantes du recrutement d'autres femmes à travers des commissions féminines au niveau départemental et national. C'est en tant que déléguée de la commission féminine du PCF de l'Aube qu'elle s'est trouvée à une conférence nationale du parti communiste en 1930 à côté de Marthe Desrumeaux et d'autres militantes. « Il nous a semblé et c'était juste d'ailleurs que c'était pas le travail des femmes du parti d'aller chercher des femmes, que c'était le travail de tous les membres du parti ». Elle se souvient de son intervention au congrès car elle n'avait jamais parlé devant un grand public. Poser la question de l'organisation des femmes n'était pas facile, surtout quand on conteste, comme elle l'a fait, la notion du « travail spécifique ». Elle montre toutes les faiblesses du travail du syndicat dans ce domaine : dans le recrutement, mais aussi dans les comités de grève où les femmes sont peu ou pas représentées, et dans les journaux d'usine dans lesquels on oublie les revendications des ouvrières. Elle souligne que le travail féminin est un travail de tout le parti :
- 10 « Je comprends pas qu'on fasse faire aux femmes un travail spécifique vers la main-d'œuvre féminine. Il y a des camarades qui aiment bien mettre les pieds sous la table et s'occuper de rien. Ben, quand on travaille tous les deux j'ai dit l'homme et la femme doivent s'aider... il y a d'autres camarades, ça les gêne d'amener leurs femmes, ça devrait pas les gêner parce que les femmes pensent que les hommes vont seuls aux réunions, quand ils rentrent tard, ben elles roupètent. Elles roupètent parce qu'elles savent pas où ils ont passé des heures et ce qu'ils ont discuté »³.
- 11 Elle s'attaque ici aux comportements du quotidien difficiles à faire évoluer. Elle critique l'exclusion de fait des femmes d'une organisation qui délimite leurs rôles en termes d'une spécificité de la main-d'œuvre féminine conduisant à leur marginalisation. Suzanne m'a affirmé que, suite à cette intervention, les commissions féminines ont été mieux prises en compte par les diverses directions régionales.
- 12 Ses activités de militante syndicaliste l'ont souvent conduite à être licenciée. Chez Devanlay-Recoing, une des plus grandes bonneteries de Troyes, elle a créé un journal d'usine. Seule syndiquée dans cette usine au début des années 1930, elle est licenciée à la suite d'une grève en 1933. Elle a laissé derrière elle une section syndicale de cinquante-deux ouvrières, ce qui a sans doute contribué à la combativité de la grève dans cette usine lors du Front populaire. Elle explique la difficulté pour attirer des ouvrières au syndicalisme, par le fait qu'en pleine crise, avec le chômage, beaucoup d'ouvrières craignaient de perdre leur place.
- 13 « On a commencé à les syndiquer quand on a fait des mouvements, des grèves. Alors c'étaient pas toujours des gens qui restaient, mais on faisait beaucoup de syndiqués... Moi qui était bien connue, ils me voyaient arriver, ils bougeaient pas, ils restaient autour de moi devant l'usine. Je grimpais sur une chaise. Et quand on voyait les ouvrières à cette époque-là, elles vous relançaient les tracts à la figure, ça faisait mal au cœur... On a eu des bons moments, mais on en a eu des mauvais... »
- 14 Avec l'avènement du Front populaire, Suzanne Gallois reprend des responsabilités au sein de la CGT en vue de l'organisation des femmes. La vague d'adhésion au syndicalisme qui a suivi les grèves de 1936 a gonflé les effectifs⁴. Elle entreprend à travers une « Tribune féminine » dans la presse ouvrière auboise un travail de propagande pour convaincre les ouvrières de rejoindre le syndicat et lutter contre les tentatives d'intimidation du patronat. Reprenant un des arguments de son père, elle souligne la force du nombre : le textile dans l'Aube occupe 65% de femmes, donc « le patronat craint le réveil des masses féminines allant vers l'organisation; finie la main-d'œuvre facile à manier parce qu'inorganisée ! »⁵. Face aux contre-attaques patronales et au reflux des adhésions, Suzanne Gallois cherche à dépasser les divisions dans la classe ouvrière :
- 15 « Au cours des dernières années, la question de la femme n'a cessé de gagner en importance. Les femmes françaises, tout en étant privées des droits politiques, prennent une part des plus

active à la lutte pour le pain, la paix, la liberté... Les réunions organisées par notre CGT sont suivies par un nombre de plus en plus grand de femmes travailleuses, cherchant à s'instruire sur le mouvement social. Nos syndicats se doivent d'œuvrer pour les conquérir à notre action, les entraîner à l'activité même du syndicat. Car on ne peut envisager sérieusement la victoire d'un mouvement revendicatif si nous n'avons pas les femmes avec nous. Dans le textile, dans les magasins, etc. elles prennent la plus forte proportion.

16 « Ce travail de propagande est ardu, en tenant compte du niveau de leur éducation sociale : ignorance voulue et entretenue par le patronat qui possède ainsi une main-d'œuvre docile. C'est à nous à pourvoir à leur éducation, à savoir les convaincre, par des faits, que pour faire respecter leurs droits: elles doivent s'organiser. Prises individuellement, nous sommes faibles, le patron le sait et il se moque des lois, des règlements, des sentences arbitrales, s'il n'a pas devant lui l'organisation syndicale. Le syndicat : c'est notre force, et par la force : la liberté !

17 « Après l'afflux des adhésions vers nos syndicats, nous voyons un ralentissement dans le recrutement. La raison ? Je pense que l'on n'a pas fait le maximum pour expliquer et faire comprendre aux ouvrières, aux employées, les problèmes du jour. L'organisation du chômage, de la vie chère, le mécontentement entretenu, l'atmosphère de crainte créée par les renvois, le non-respect des conventions collectives, des sentences, les diminutions de salaires imposées par un patronat qui essaye par tous les moyens de reprendre les avantages acquis....

18 « Le patronat rêve de reprendre ce qu'il a donné parce que forcé. Il n'y parviendra pas. Pour cela : Nos tâches : recruter ; éduquer.

	<i>1) Le nombre d'ouvrières dans nos syndicats d'industries, quoique assez fort, ne peut nous satisfaire, en regard du fort pourcentage de la main-d'œuvre féminine. Nous devons nous pencher sur leurs revendications et recruter.</i>
	<i>2) Les employées en général, influencées par les syndicats chrétiens et professionnels, doivent être éclairées : c'est grâce à la CGT que furent obtenus les avantages dont elles bénéficient, elles doivent prendre place dans nos rangs⁶.</i>
	<i>3) Nos déléguées doivent particulièrement retenir l'attention de nos syndicats; elles peuvent former les cadres les plus actives pour le travail parmi la main-d'œuvre féminine »⁷.</i>

19 Quel sens donner au mot « nous » dans ce discours ? Comment interpréter sa façon de parler de la communauté et de l'action collective à la première personne du pluriel, en tant que responsable syndical femme ? Qu'est-ce qu'elle représente ? Car, en fait, pour l'organisation syndicale à cette époque, les femmes se trouvent à la périphérie. Par une analyse de classe, Suzanne Gallois souhaite réunir hommes et femmes dans ce qu'elle appelle « la grande armée du travail ». Ce n'est plus l'indifférence des femmes qui est l'obstacle à l'organisation, mais leur ignorance entretenue par le patronat dans un rapport de domination : crainte créée par les renvois, les diminutions de salaires, l'organisation du chômage et la pression à monter les bonnetières les unes contre les autres. S'appuyant ainsi sur les dures réalités de la contre-offensive patronale après juin 1936, et les difficultés de la mise en œuvre à Troyes de la convention collective, elle appelle les ouvrières à lier leur devenir au syndicat.

20 Faut-il penser comme Annie Fourcault que la notion d'une « autonomie féminine » à l'intérieur de la classe ouvrière ne peut émerger dans l'entre-deux-guerres, que la femme ouvrière vit « une situation de double dépendance, sexuelle et économique »⁸ ? Il conviendrait de relativiser ce jugement en distinguant entre différents comportements et expériences des ouvrières à cette époque. Le terme d'autonomie est difficile à utiliser dans ce domaine où les rapports sociaux de sexes créent des tensions, sinon des interdépendances. La vision du monde du travail féminin dans le textile que donnent les rapports des surintendantes d'usine cités par Annie Fourcault témoignages indirects n'est pas celle de la majorité des bonnetières troyennes. Si Suzanne

Gallois lance un appel aux bonnetières en termes de leur devenir dans une organisation de masse, c'est qu'elle estime que ses camarades de travail mènent leur vie d'une façon beaucoup plus affranchie que ne veut l'admettre la culture dominante. Agissant en militante consciente des obstacles à dépasser, des limites à repousser, elle se réfère à un passé de lutte collective comme moyen de se libérer. Pour elle, la leçon de l'Histoire, c'est « cette impossibilité de croire et de vouloir nous libérer chacune, seule »⁹.

Notes

1 Pour les fonctions officielles de Suzanne Gallois, voir Jean Maitron, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, tome 29, p. 75.

2 J'ai rencontré Suzanne Gallois à Troyes par l'intermédiaire de Marcel Mathieu, un ancien responsable de la CGTU et militant comme elle dans les années 1930 au Syndicat du textile de Troyes. J'ai enregistré une dizaine d'heures d'entretiens avec elle au cours de 1984. Quelques extraits de ces entretiens figurent dans ma thèse. Voir H. Chenut, *Formation d'une culture ouvrière féminine : les bonnetières troyennes, 1880-1939*, doctorat de 3ème cycle, université de Paris VII, octobre 1988.

3 Entretien du 24 Mai 1984. Voir aussi le compte rendu dans *l'Humanité* du 13 mars 1930, p. 1 et 2.

4 Les chiffres varient d'après les sources. Pour Lilianne Couvreur, les effectifs de la CGT à Troyes passent de 225 en 1936 à 6 000 en 1938 (elle ne cite pas sa source). Voir *Le Front populaire à Troyes 1934-1937*, mémoire de maîtrise, université de Dijon, 1975 : 137. Antoine Prost fixe le taux de syndicalisation dans l'Aube à 2,09% en 1935-36 et à 12,55% en 1937, *La C.G.T. à l'époque du Front Populaire, 1934-1939*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1964 : 218.

5 *L'Aube ouvrière*, Décembre 1936.

6 Elle soulève le problème posé par la formule lancée par le syndicat chrétien : la femme au foyer. Elle met en garde contre la tactique de division : « Prime à la femme restant au foyer ? Sur quelle base ? Payée à qui ? On ne le dit pas. Le danger est que ce slogan peut être favorablement accueilli par de nombreuses femmes et, qui sait, également par des hommes », *L'Aube ouvrière*, juin 1938.

7 « L'éducation et l'organisation des femmes », *L'Aube ouvrière*, juin 1938.

8 Annie Fourcalt, *Femmes à l'usine en France dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Maspéro, 1982 : 7.

9 Rossana Rossanda, « Sur la question de la culture féminine », *Peuples Méditerranéens*, janvier-juin 1983 : 300.

Pour citer cet article

Référence électronique

Helen HARDEN-CHENUT, « Analyse d'un autoportrait : Suzanne Gallois, militante syndicaliste et communiste de l'Aube », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 3 | 1996, mis en ligne le 01 janvier 2005, consulté le 11 février 2012. URL : <http://clio.revues.org/468> ; DOI : 10.4000/clio.468

Droits d'auteur

Tous droits réservés